



Bertrand
MEYER-STABLEY

12 couturières
qui ont changé
l'Histoire

Pygmalion

Extrait de la publication

12 couturières qui ont changé l'Histoire

En habillant leur époque, 12 couturières ont écrit, chacune, une page d'Histoire. Plus qu'une griffe, elles ont laissé une marque et leurs noms sont inscrits à jamais dans les mémoires: Rose Bertin (la couturière de la reine Marie-Antoinette), Jeanne Paquin, Jeanne Lanvin, Madeleine Vionnet, Coco Chanel, Elsa Schiaparelli, Nina Ricci, Madame Grès, Carven, Sonia Rykiel, Vivienne Westwood, Miuccia Prada.

Modiste royale, couturières de génie, stylistes emblématiques... chacune à sa manière, arbitre de la mode, a trouvé le droit fil et s'est jouée des coups d'épingles du destin. Pionnières, combattives, elles ont alimenté les passions, imposé des codes vestimentaires, brisé des tabous. Leurs vies constituent un défilé de drames, de rivalités et de passions.

Bertrand Meyer-Stabley, longtemps journaliste à *Elle*, nous offre une plongée kaléidoscopique dans les grandes maisons de couture féminine, chez les femmes stylistes qui ont marqué l'histoire de la mode.

Pygmalion

12 couturières
qui ont changé
l'Histoire

DU MÊME AUTEUR

ALBUMS

Nadar, Encre

Les Chirac : Un Album de Famille, Éditions de l'Archipel

Marilyn Monroe : de l'autre côté du miroir, Timée Éditions

BIOGRAPHIES

Grace, Librairie Académique Perrin

Buckingham Story, Librairie Académique Perrin

Les Dames de l'Élysée, Librairie Académique Perrin

Les Monaco, Plon

La Vie quotidienne à Buckingham Palace, Hachette

Charles, portrait d'un prince, Hachette

Juan Carlos, roi d'Espagne, Hachette (Prix des Trois-Couronnes)

La Princesse Margaret, Librairie Académique Perrin

Caroline de Monaco, Librairie Académique Perrin

Edwina Mountbatten, Bartillat

La Véritable Jackie Kennedy, Pygmalion

Bernadette Chirac, Librairie Académique Perrin

La Véritable Grace de Monaco, Pygmalion

La Véritable Audrey Hepburn, Pygmalion

La Véritable Margaret d'Angleterre, Pygmalion

La Véritable Melina Mercouri, Pygmalion

La Véritable Duchesse de Windsor, Pygmalion

La Véritable Ingrid Bergman, Pygmalion

La Véritable Princesse Soraya, Pygmalion

Noureev, Payot

La Véritable Sophia Loren, Pygmalion

La Véritable Marilyn Monroe, Pygmalion

La Véritable Elizabeth Taylor, Payot

Juan Carlos et Sophie, Payot

La Véritable Greta Garbo, Pygmalion

James Dean, Payot

John John, le roman de JFK Junior, Pygmalion

La Véritable Gala Dali, Pygmalion

Sir Elton John, Payot

La Véritable Diana, Pygmalion

La Véritable Maria Callas, Pygmalion

Première Dame, éditions Bartillat

L'Impératrice Indomptée : Sisi, Pygmalion

La Véritable Ava Gardner, Pygmalion

Cocteau-Marais : les amants terribles, Pygmalion

La Comtesse Tolstoï, Payot

Oona Chaplin, Pygmalion

Marie Laurencin, Pygmalion

Majesté, Pygmalion

Bertrand MEYER-STABLEY

12 couturières

qui ont changé
l'Histoire



Pygmalion

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor, 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2013 Pygmalion, département de Flammarion
ISBN : 978-2-7564-1047-0

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*« Les couturiers ne meurent jamais
tant que leurs noms restent des griffes. »*

Carven

« La mode se démode. Le style jamais. »

Chanel

Introduction



e XX^e siècle, à ses débuts, a vu la percée de celles que l'on disait « femmes couturiers ». Traditionnelles par leur profession, les dames de tête de la haute couture ont brisé bien des tabous. Depuis des générations un grand couturier était homme et, femme, la petite couturière. Certes Rose Bertin habilla les cours d'Europe, à commencer par Marie-Antoinette. Même si on l'appelait marchand de modes, elle préfigure l'image du grand couturier. Elle hisse son travail à un niveau international. Après la suppression des corporations de métiers en 1791, le commerce des modes peut alors se diversifier et prendre son essor grâce aux nouvelles structures mises en place par la Convention puis le régime impérial. Mme Palmyre est ainsi toute-puissante en 1830, Mme Baudrant sous Louis-Philippe, Mlle Fauvert, etc. Mais sous le Second Empire, Charles Frederick Worth assoit l'empire des mâles pour de longues années. Il s'établit à son compte au 7, rue de la Paix, fondant la première véritable maison de couture. Il accumule coup de génie sur coup de génie.

De 1858, date de son avènement, jusqu'à Marcel Rochas en 1925, les Jacques Doucet, Gustave Beer, John Redfern, Georges Doeuillet, Paul Poiret, Martial et Armand, Beschoff-David, Prémet, Jean Patou, Lucien Lelong, Edward Molyneux et Robert Piguet imposent des hommes dans l'univers des chiffons. La vague des créatrices de mode va pourtant partir à l'assaut de la citadelle masculine, avec ses atouts propres, la femme apportant surtout la technique impeccable, le goût du fini, la science des ciseaux, du fil et de l'aiguille. C'est par la porte étroite du métier qu'elles accèdent à l'art, conférant à leur mode un air irrésistible de séduction.

Les maisons de Lafférière (1869), Jeanne Lanvin (1886), Jeanne Paquin (1891), Lucille (1894), les sœurs Callot (1896), Madeleine Chéruit (1906), Jenny (1909), Madeleine Bongard (1911), Nicole Groult (1912), Madeleine Vionnet (1912), Coco Chanel (1915), Louise Boulanger (1922), Augusta Bernard (1923), Suzanne Talbot (1924), Bruyère (1926), Marcelle Dormoy (1927), Elsa Schiaparelli (1928), Madeleine de Rauch (1928), Maggy Rouff (1929), Lucile Paray (1930), Nina Ricci (1932), Madame Grès (1934), Carven (1945) exaltent la beauté féminine. De cette école des femmes naît une nouvelle inspiration. En parachevant l'idée d'une exception, d'une aura et d'une excellence artistique singulières, elles savent développer un univers portant au rêve, au croisement d'enjeux artisanaux et commerciaux. Et ces couturières grâce auxquelles l'histoire de la haute couture s'est écrite forment un ruban dont les noms qui s'y succèdent feraient hésiter tous les ciseaux du monde.

Ainsi une Sonia Rykiel, une Vivienne Westwood ou une Miuccia Prada, griffes contemporaines, paraissent à des années-lumière de ces pionnières. Mais toutes sont des impératrices de la mode dont les figures de style nous touchent. Toutes sont des créatrices de formes et de couleurs et l'on s'enchant de la coupe impeccable d'un corsage, de l'ondulation savante d'un pli de robe, de la recherche raffinée d'une manche, de la marque d'une artiste, faisant entrer dans la durée tout ce que leurs créations ont d'éphémère. Capables de s'acharner pendant des heures sur une robe, debout, taillant, déchirant, arrachant, redrapant le tissu, modifiant chaque détail, la martelant au ciseau sur le corps, à la recherche de la perfection. La liberté des couturières d'hier prolonge à l'infini celle des créatrices d'aujourd'hui.

Certes, nous oublions dans ce livre Maggy Rouff, tombée injustement dans l'oubli, laissons Mary Quant à son éphémère vague des minijupes, Laura Ashley à ses imprimés, et dédaignons Rose Torrente ou Donatella Versace, trop dans l'ombre de leurs frères. Mais nous déroulons le tapis rouge de la notoriété à douze couturières de génie et stylistes emblématiques. Chacune à sa manière a trouvé le droit-fil et s'est jouée des coups d'épingles du destin. À la fois lutteuses et icônes, elles ont réglé les apparences, alimenté les passions, imposé un code vestimentaire, coloré les silhouettes, défié les prédictions funestes des Cassandre du chiffon, gagné toutes les guerres en dentelles. La mode et ses couturières sont un défilé de drames et de rivalités où passion et création riment parfois avec cabales et

standing ovations. Les robes de haute couture portent à tout jamais une espèce de grâce faite de l’application et du don qui servent à les fabriquer et de la connaissance de celles qui les ont cousues.

Comment sont-elles arrivées au sommet ? Quel a été leur parcours ? Quels sont leurs modèles emblématiques, leurs techniques, leurs sources d’inspiration ? Ce livre se veut donc une plongée kaléidoscopique dans les grandes maisons de couture féminines et chez les stylistes qui ont marqué l’histoire de la mode... Des figures mythiques au parfum de raffinement, des femmes d’action et de décision, des légendes vivantes au caractère bien trempé. Un patchwork des goûts et des tendances où l’Histoire le dispute à l’éphémère, le savoir au frivole, le goût de paraître à celui de séduire.



Rose Bertin



Leune fille pauvre, Rose Bertin quitte sa Picardie natale pour venir travailler à Paris en 1762. Talentueuse, attachante, elle se fait apprécier et vole vite de ses propres ailes en ouvrant bientôt sa propre enseigne : « Le Grand Mogol ». Elle est à la fois couturière et modiste, avec « quelque chose de plus ». Beaucoup de choses en plus. En cette fin de règne de Louis XV, le chemin de la jeune femme va prendre celui de Versailles et sa vie s'éclairer d'un lien des plus inattendus : une flamboyante et royale amitié. Car, en Rose Bertin, Marie-Antoinette va trouver son ministre des modes. En sapant les bases de l'Ancien Régime vestimentaire, en substituant aux robes à panier une mode légère, fluide et confortable, en développant les accessoires (chapeaux, coiffures et gants), elle invente une nouvelle garde-robe qui va exploser de diversité et d'invention. Dès lors, Rose est réclamée dans toutes les cours d'Europe. « La Bertin » est la première grande couturière française à avoir un nom qui est un label. Il y a eu d'autres célèbres marchandes de modes avant elle

mais c’est la première à être une star. Alchimiste de la mode, elle jette quelques-unes des bases qui, au cours du siècle suivant, deviendront la haute couture parisienne. Le destin de Marie-Antoinette et celui de sa modiste suivent des routes parallèles qui se rejoignent à Versailles et se séparent sur la place de la Révolution, en octobre 1793. À sa mort en 1813, Rose Bertin est déjà entrée dans la légende, aux couleurs vives et contrastées. Elle a montré le chemin qu’empruntera plus tard Charles Worth, glorieux fondateur de la haute couture, qui habilla l’impératrice Eugénie. Quelle évolution a pu la conduire à ce rôle déterminant, aux dépens du tailleur et de la couturière, elle qui, marchande de modes, n’inventa que le décor de la robe ? Pourquoi son règne commence-t-il justement à cette fin de l’Ancien Régime, alors que depuis longtemps la France impose son style de vie aux élites de toute l’Europe ?



Rose Bertin naît le 2 juillet 1747 à Abbeville, où son père est archer de la maréchaussée. Il a épousé sur le tard une jeune veuve, de vingt ans sa cadette. Quatre de leurs enfants survivent, un garçon et trois filles. Le ménage n’est pas riche. La petite Rose a sept ans lorsque disparaît son père, le 24 janvier 1754. Dès qu’elle est en âge de travailler, sa mère la place comme apprentie chez la demoiselle Barbier, une marchande de modes de la ville. Chez Barbier, on fait de la frivolité

commerciale. On imagine des robes, on vend des fichus, des mitaines, des gants, des manchons et même des éventails. Bonne école !

Rose est une grisette et apprend à faire ourlets et surpiqûres, à confectionner bonnets, volants et bouillons. Elle tuyaute les valenciennes, brode les transparences de gaze, transforme parures et ajustements. Elle découvre les artifices du métier qui passent par le choix des étoffes, des coupes et des couleurs et elle adore déjà tous les colifichets. Elle est aussi très experte à friser et coiffer les dames. Pas un sou mais de l'or au bout des doigts. À vingt ans, elle a acquis tant d'habileté et de savoir-faire commercial que sa patronne, qui veut se fixer à Paris, l'incite à en faire autant. Là, tandis que Mlle Barbier convole en justes noces avec un M. Tétard, négociant en draps, Rose s'installe.

Nous la retrouvons au printemps 1762 dans une petite boutique sur le quai de Gesvres, tout près de la place de Grève, face à l'île de la Cité : un quartier traditionnel des modistes. Elle s'aperçoit vite qu'elle fait fausse route. Cet endroit n'attire plus depuis longtemps que les béotiennes de province, les vieilles plaideuses du Palais tout proche ou les bourgeoises médiocres chapeonnant leurs filles à marier. Une clientèle économe, fort stricte sur la question du vêtement, ne tolérant que des modes « avouées par la pudeur ».

Rose Bertin a plus d'ambition, et des idées en pagaille. Ce qu'elle veut, c'est faire du jamais vu, de l'étourdissant, de quoi ravir les actrices, les femmes du monde et les filles entretenues : des femmes qui ne regardent pas à la dépense et qui veulent des toilettes

ingénieuses et toujours nouvelles pour éclipser leurs rivales et séduire de nombreux amants. Elle abandonne bientôt le quai de Gesvres et entre au service de Mlle Pagelle, à l’enseigne du « Trait Galant » sise au 234 de l’interminable rue Saint-Honoré. Une maison déjà bien connue qui lui permet de se frotter à la clientèle huppée dont elle rêve.

L’époque est propice à son talent. Le métier de marchand de modes est, pour la première fois, non seulement mentionné, mais défini et situé socialement par Diderot en 1765 dans son *Encyclopédie*. Désormais, la marchande de modes, issue de la noble corporation des merciers, qui « achève et ennoblit le vêtement », n’est enchaînée par aucune des ordonnances qui paralysaient les tailleurs, simples artisans. Le travail de ces nouvelles venues ne connaît d’autres règles que l’inspiration. Elles garnissent les robes livrées par la couturière, orchestrent coiffures, bonnets, fichus et mantilles, jouent des ruches, des dentelles et des falbalas. Elles sont les artistes qui donnent à la robe son accent, son esprit et sa grâce. La marchande de modes, sous l’Ancien Régime, est à la fois modiste, un peu la couturière d’à présent et même quelque chose de plus. Que trouve-t-on chez elle ? Des « ouvrages faits » : grands bonnets, demi-négligés, baigneuses, toques et chapeaux en fleurs et en plumes, mantelets, pelisses, respectueuses, calèches, cols et cravates, sacs à ouvrage, nœuds d’épées, souliers, pantalons d’étoffes, bas, etc. Sans oublier cet inventaire à la Prévert : bourses à cheveux, guirlandes, crêpes effilés, rubans et cordons de tous les ordres, manchons

d'étoffes, éventails de toute façon, mitaines et gants de toutes espèces, dominos, habits de cour et de théâtre. Quant aux assortiments de mercerie, ils consistent en dentelles noires, entoilages en soie, satins unis et à mouches, taffetas à la bonne femme, à mantelets, à tabliers, gazes blanches et de couleurs, chenilles, velours pour colliers, carcan ordinaires à la Bourgogne et à l'aune, fleurs de tête, etc. Des bonnets « à la sultane » valent 14 livres, là où la garniture d'une robe « à la musulmane » monte à 136 livres.

Et voilà qu'apparaît une nouveauté pour s'en faire l'écho : le premier journal de modes, un bimensuel. Le *Cabinet des Modes* dont le premier numéro apporte, avec ses ravissantes gravures en couleurs, accompagnées de huit pages de texte, toutes les nouvelles créations du goût dans la fraîcheur de leurs inventions – vêtements, colifichets, bonnets, mantelets, souliers, bijoux, le dernier bonheur-du-jour, la plus récente silhouette d'un cabriolet. C'est *Vogue* avant l'heure. Dans la foulée, le journal prend un nouveau titre, né de l'anglomanie du temps : *Magasin des Modes nouvelles françaises et anglaises*. Ce journal a même un reporter à Londres qui esquisse d'un trait de plume toutes les nouveautés britanniques. Versailles-Saint James' Palace : même combat ! Désormais, de tels journaux vont se multiplier en Europe. Trop souvent pirates du journal parisien, leurs figurines de modes, leurs planches, sans indication d'origine, sont des copies des modèles français. Mais ces avant-coureurs des contrefaçons de la mode n'annoncent-ils pas aussi la démocratisation du goût ? Bientôt des poupées de mode voyagent partout en

Europe, qui ont pour mission de provoquer l’impérieux besoin dans les esprits étrangers de s’habiller et se coiffer à la française.



Des ateliers s’ouvrent partout et « l’article de Paris » passe les frontières et règne sur le goût à travers le monde. Si la coupe, au cours des années, reste la même, la garniture, elle, se transforme à un rythme endiablé, tempo que la marchande de modes accélère à sa fantaisie. C’est elle qui va donner à la femme cet indéfinissable chic. Comme le remarque un échetier de l’époque : « Les couturières qui taillent et cousent toutes les pièces de l’habillement des femmes, et les tailleurs qui font les corps et les corsets, sont les maçons de l’édifice ; mais la marchande de modes, en créant les accessoires, en imprimant la grâce, en donnant le pli heureux, est l’architecte et le décorateur par excellence. » On compte à l’époque deux cents modèles différents de bonnets à la mode et jusqu’à cent cinquante espèces de garnitures, en gaze, en dentelle ou en fourrure. De quoi donner l’envie d’être une fée-colifichet !

Ingénieuse, ambitieuse et hardie, Rose Bertin semble avoir toujours l’esprit en ébullition, cherchant la nouveauté, inventant, dessinant et chiffonnant des modèles sans cesse renouvelés. Ce qui l’amuse le plus, ce sont les parures de tête et elle y dispose des gazes, des rubans et des fleurs fraîches. Elle utilise la mousseline comme personne. Son habileté et sa vivacité d’esprit la rendent bientôt agréable à une illustre cliente de Pagelle, la

vieille princesse de Conti. Les biographes se plaisent à raconter son lancement par cette anecdote – vraie ou non –, qui lui sied si bien qu'elle vaut d'être contée. Un jour, elle doit livrer des toilettes au palais de la princesse. Rose Bertin, dans l'obscurité d'un salon, prend cette grande dame pour une femme de chambre et s'entretient avec elle sur un ton de familiarité et de malice. La princesse, amusée et surprise de découvrir une réelle personnalité chez une jeune apprentie, lui accorde sa protection. Bientôt elle lui commande un trousseau pour la fille du duc de Penthièvre. Cette jeune princesse de sang royal devient, peu après son mariage avec le duc de Chartres (futur Philippe Égalité), une des plus importantes clientes de Rose Bertin.

Au cours d'un épisode digne de Marivaux, Rose s'assure à jamais de l'amitié de cette aristocrate. Rose Bertin est alors une appétissante jeune femme. Son portrait, plus tard, nous montre une franche matrone au double menton et à la poitrine pigeonnante. Pour l'heure, elle est simplement de formes opulentes, avec un charmant petit air de hardiesse. Si bien que le duc se met à lui faire des avances pressantes. Elle repousse avec fermeté les assiduités du duc de Chartres, peu désireuse de compromettre ses relations avec sa meilleure cliente. Bientôt, un des valets du duc l'avertit en confiance que son maître, décidément très enflammé, ne projette rien de moins que de la faire enlever et séquestrer dans une petite maison qu'il possède à Neuilly pour abriter ses menus plaisirs.

Un matin qu’elle est assise auprès de la comtesse d’Usson à qui elle montre des échantillons, un valet paraît sur le seuil, annonçant Monseigneur en personne. Rose prend la fuite et confie par la suite à la comtesse les tentatives de l’altesse à son égard. La comtesse court raconter l’affaire à son amie la duchesse de Chartres. Laquelle à partir de ce jour ne jure plus que par la jeune couturière et finance avec sa belle-sœur, la princesse de Lamballe, sa boutique de modes qui s’ouvre en 1773, rue Saint-Honoré, face à l’église. À l’enseigne du « Grand Mogol », elle installe une débauche de miroirs et de lumières sous des plafonds clairs à moulures dorées. Elle ne laisse rien au hasard. Jusqu’à la couleur verte de ses cartons et la livrée de son portier. Les commandes affluent chez Rose Bertin dont le commerce, de recommandation en recommandation, devient florissant.



La marchande va arriver à point nommé dans la vie de Marie-Antoinette. Quand, le 10 mai 1774, Louis XV meurt, la dauphine devient reine. L’ambassadeur d’Autriche ne vient-il pas d’écrire à Marie-Thérèse que sa fille néglige sa toilette ? Certes, la tradition n’est pas que les reines de France éblouissent le monde par leur splendeur. Mais Marie-Thérèse d’Autriche est formelle : « C’est à vous à donner à Versailles le ton », ajoute-t-elle. Marie-Antoinette doit être le point de mire de la cour. La gageure est de taille pour elle qui apparaît souvent échevelée et sans corps à baleines. Les

Table

| | |
|--|-----|
| <i>Introduction</i> | 9 |
| Rose Bertin..... | 13 |
| Jeanne Paquin | 53 |
| Jeanne Lanvin..... | 79 |
| Madeleine Vionnet | 113 |
| Coco Chanel | 139 |
| Elsa Schiaparelli..... | 215 |
| Nina Ricci | 257 |
| Madame Grès | 279 |
| Carven..... | 301 |
| Sonia Rykiel | 319 |
| Vivienne Westwood | 351 |
| Miuccia Prada | 383 |
| | |
| <i>Annexe</i> | 411 |
| Les leçons de Mademoiselle Chanel..... | 411 |
| | |
| <i>Bibliographie</i> | 423 |
| | |
| <i>Remerciements</i> | 429 |

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01EUCN000508.N001
Dépôt légal : avril 2013